

ABONNEMENT

Saumur :
Un an 30 fr.
Six mois 16
Trois mois 8

Poste :
Un an 35 fr.
Six mois 18
Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste,
et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . 20
Réclames, — 30
Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du Journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 16 MAI

CHRONIQUE GÉNÉRALE

Nous sommes à la veille d'une crise ministérielle, nous allons peut-être rester sans gouvernement plusieurs jours, car on sait avec quelle difficulté M. Grévy parvient à constituer un cabinet, et les nouvelles de l'extérieur sont de plus en plus graves.

Le Paris, journal opportuniste-intransigeant, journal radical, publie des nouvelles qui devraient faire réfléchir tous nos byzantins de la Chambre des députés.

A la frontière de l'Est, les Allemands déclarent qu'avant le mois d'août ils tiendront garnison à Nancy. Un officier de l'état-major prussien écrit : « J'en ai assez de la carrière militaire; je voudrais donner ma démission, mais je dois attendre la fin de la guerre. »

On lit encore dans le Journal de la Meurthe et des Vosges :

« On signale à Nancy, et particulièrement dans nos gares de chemin de fer, la présence d'un grand nombre d'Allemands qui achètent avec une très vive curiosité des journaux français. L'un d'eux, dimanche, en a acheté pour 75 centimes. Comme il payait en pfennings, la bibliothécaire lui répondit qu'elle ne recevait pas l'argent prussien : « Ah ! vous ne le recevez pas, lui répondit l'acheteur, avec un parfait accent tudesque. Eh bien ! d'ici à quelques jours, vous serez bien obligée de le prendre. Il n'y en aura plus d'autre à Nancy. »

En outre, le Courrier de Meurthe-et-Moselle dit :

« En Lorraine, les Allemands annoncent très carrément qu'au mois d'août ils tiendront garnison à Nancy. »

Donc, dit la Correspondance française, comme si la guerre était déjà déclarée. Elle l'est en effet virtuellement, et nos misérables politiciens, au lieu de s'unir en face du danger pour sauver la patrie, ne songent

qu'à assouvir leurs petites rancunes, à s'emparer de portefeuilles. M. Ferry, le Tonkinois, a déclaré la guerre au général Boulanger, et les opportunistes sont appuyés, le croirait-on ? par les radicaux, leurs pires adversaires.

Il y a, en effet, dans les rangs de l'extrême gauche, certains hommes politiques qui espéraient faire du ministre de la guerre leur prisonnier : ils croyaient qu'ils allaient nommer à leur gré les généraux, les colonels ; le ministre n'aurait été qu'un instrument aveugle entre leurs mains.

Or, il paraît, dit en terminant la Correspondance française, que le général Boulanger n'entend pas sacrifier les intérêts de la défense nationale aux petites ambitions des politiciens. Il confiera, en cas de danger, le commandement aux soldats les plus dignes, sans se demander s'ils plaisent ou déplaisent à tel ou tel député.

Aujourd'hui, gouvernement, commission, Chambre, sont au bout du fossé... Il faut faire la culbute ou emprunter encore et accabler les contribuables de nouveaux impôts.

Le ministère qui aura l'autorité et le courage nécessaires pour sauver le pays d'un désastre, doit être composé d'hommes nouveaux, ne s'étant pas compromis dans les dépenses extravagantes de ces dix dernières années.

Mais où sont les hommes nouveaux ? Où sont les patriotes écoutés, dont l'avènement au pouvoir donnerait à la nation la sécurité et la prospérité ?

Aujourd'hui, les républicains radicaux et opportunistes sont condamnés à se dévorer les uns les autres, jusqu'à ce qu'il surgisse un homme de bonne volonté résolu à faire rentrer dans le néant tous ces politiciens du Parlement qui déshonorent et compromettent la sécurité de la France.

L'attitude de M. Floquet cause toujours un certain émoi dans les couloirs de la Chambre. Il prend parti avec une ardeur

extraordinaire pour M. Goblet et M. Daulphin.

La République française mentionne cette étrange conduite du président de la Chambre, qui serait même l'inspirateur d'un ordre du jour que l'on annonçait et qui serait présenté à la dernière minute par M. Brousse. Cet ordre du jour exprimerait la confiance dans le Cabinet et l'espérance d'un accord final entre la commission et le gouvernement. Mais les bases de cet accord ne seraient pas indiquées.

La Tribuna publie l'entrefilet suivant :

« Des informations diplomatiques, que l'on a lieu de croire exactes, confirmeraient la nouvelle de la conclusion d'un accord politique entre la France et la Russie. »

« On ajoute que ce fait a produit une grande sensation à Berlin et à Vienne, où l'on s'attend à de prochaines complications. »

« Nous ne doutons pas que l'on ne puisse nourrir, à Vienne et à Berlin, des craintes de complications ; mais nous regretterions beaucoup que cette crainte s'étendit également à Rome où — pourvu que l'on fasse une politique prudente et sensée — les accords franco-russes ne peuvent faire ni chaud ni froid. » (Agence libre.)

Nous lisons dans le National :

« Tout le personnel du ministère de l'intérieur a assisté vendredi aux obsèques de M. Doniol, le beau-frère de M. Goblet. »

Tout le personnel ! Et pour les obsèques de M. Goblet ?

LES PLACARDS DU HAVRE

L'une des dernières nuits ont été apposés dans divers endroits du Havre des placards imprimés en vue de demander, par voie de pétition, l'expulsion des étrangers qui font concurrence aux ouvriers français. Les placards débattent ainsi :

Aux ouvriers français.

« Frères ! Continuons-nous à mourir

de faim pendant que nous donnons notre pain à un tas d'étrangers qui nous volent et nous espionnent ? »

Ces placards ajoutent : « On nous dira, sans doute, que nous n'avons pas le droit d'expulser les étrangers, nous répondrons : si la France n'a pas ce droit, comment se fait-il que l'Allemagne en ait le droit puisqu'elle expulse journalièrement les Polonais, Russes, Alsaciens-Lorrains, Français ? »

Il est évident que la France n'est pas tenue de nourrir et d'occuper des étrangers suspects au préjudice des Français qui souffrent de la misère et du chômage.

Dans quelques jours, nous allons entrer dans la grande période sportive. Nous avons eu, d'abord, hier dimanche, à Chantilly, le Prix de Diane, ce derby des pouliches qui attire, chaque année, une affluente énorme. Dimanche, 22 courant, Prix du Jockey-Club ; dimanche 29, Grand Steeple-Chase de Paris ; mercredi 4^{er} juin, Grande course de Haies d'Auteuil ; enfin, dimanche 5 juin, Grand Prix de Paris. Dans l'intervalle de ces grandes luttes sportives, les sportsmen auront des réunions ordinaires à Vincennes, Chantilly, La Marche, Longchamps et Auteuil.

ÉTRANGER

PRÉPARATIFS ALLEMANDS

De grands travaux se font en ce moment dans les principaux tunnels de Saverne à Sarrebourg. Les Allemands établissent des mines, changent les rails, et une sentinelle est placée à chaque bouche du tunnel avec ordre d'inspecter la circulation des piétons sur les voies.

— D'une correspondance adressée de Berlin à la Lombardia, de Milan, nous détachons les lignes suivantes :

« Le comte de Waldersée, sous-chef du grand-état-major, est de retour de son voyage en Alsace-Lorraine. Le général Verdy du

51 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA COMTESSE MADELEINE

Par M. DU CAMPFRANC

XIII

Madeline était désespérée. Où retrouver son fils, dans cet immense Paris, tout occupé de s'armer pour soutenir le siège ? C'était folie que de le tenter. Pourtant elle jeta un vêtement sur ses épaules, attacha sa voilette sur son chapeau et se mit en route. Elle irait au ministère de la guerre, à celui de la marine, dans les différentes mairies ; partout où se signaient les engagements volontaires.

Elle marchait d'un pas pressé. L'animation la plus grande régnait dans les rues. L'esprit gaulois conservait sa puissance ; et, malgré la menace des prochaines misères, le Parisien n'oubliait pas la plaisanterie. On s'attroupait devant les murs couverts de placards, d'avis, d'annonces, de décrets, et à l'entour des kiosques, où se vendaient les journaux, on trouvait un éclat de rire pour les caricatures qui flagellaient, avec le sel attique, toutes les puissances allemandes, toutes les ambitions et tous les orgueils de la race germanique. On défilait le cercle de fer qui allait se

river, on se promettait de le briser bientôt par une sortie en masse. L'armée allemande serait exterminée, et le Parisien, sous l'uniforme, souriait au bruit lointain du canon et prenait des allures guerrières. On ne voyait que képis, bottes à l'écuyère ; les uniformes les plus fantaisistes, et tous chamarrés de galons du poignet au coude.

La foule se portait vers tous les jardins transformés en parcs d'artillerie. Elle se rendait en pèlerinage patriotique sur la place de la Concorde, s'inclinait devant la statue de Strasbourg, voilée de crépe ; puis, elle montait les Champs-Élysées, et regardait avec étonnement le parc au détail du bois de Boulogne. Dans les carrefours, l'animation était extrême. Un orateur improvisé annonçait tour à tour une victoire ou une défaite, et provoquait l'enthousiasme jusqu'au délire, ou le désespoir jusqu'à la malédiction. Et, bientôt, il se confirmait que la victoire était mensongère aussi bien que la défaite. Mais si l'orateur était entouré de la plèbe, un autre courant allait chercher des aspirations plus hautes. Jamais on ne s'agenouilla davantage que dans ces temps de tristesse sur les dalles des églises. Sainte Geneviève surtout était visitée, et ceux qui priaient l'humble bergère, patronne de Paris, étaient les véritables Français, les Français à l'âme patriotique, au courage silencieux et modeste. Ceux-là n'avaient pas de chamarrures sur leurs uniformes, ni sur leurs poitrines, de

décorations fantaisistes, inconnues dans les chancelleries ; mais ils demandaient, tout en priant, quel nouveau sacrifice ils pourraient faire à la patrie ; et ceux-là, Dieu en soit loué, pour l'honneur de notre France, se comptaient par milliers.

Madeline continuait toujours sa course à travers Paris, ne prêtant aucune attention à l'aspect étrange de la capitale. Elle avait pris un coupé afin de franchir plus rapidement les distances ; mais toutes ses démarches étaient vaines : ni dans les différentes mairies, ni aux divers ministères, elle ne put rien apprendre de son fils.

Elle revint chez elle, brisée, désespérée. Machinalement elle s'assit devant la table où s'étaient ses travaux ; mais ses mains, au lieu de s'emparer du pinceau, demeuraient inertes et ses yeux se perdaient sur l'horizon. Elle attendait... Désormais sa vie ne serait qu'une longue attente. Elle écoutait. Quelque nouvelle allait-elle lui parvenir ? Au loin on entendait le canon des forts. Issy répondait à Vanvres, à Montrouge, et les dominants tous, c'était la voix tonnante du Mont-Valérien. Par intervalles, un sifflement aigu déchirait l'air, et le chemin de fer de ceinture passait, portant des vivres et des munitions. Le pain des soldats et la pâture des canons.

La journée s'avancait ; et, tout à coup, Madeline tressaillit. Le pas du facteur résonnait sur l'escalier. Déjà Marie-Josèphe était au-devant de lui. La

brave fille revint en courant, heureuse du bonheur qu'elle allait causer à sa maîtresse.

— Ne pleurez plus, madama... ne pleurez plus... Voici une lettre... une lettre de M. Henri.

La mère, toute tremblante, avait déchiré l'enveloppe ; avidement, elle lisait :

« Ne m'en voulez pas, ma mère bien-aimée, si je vous ai quittée sans vous dire un dernier adieu. Ne m'accusez pas d'indifférence ; mais je désirais vous éviter un nouveau déchirement. »
« Quelle a été ma vie durant les dernières semaines passées près de vous ? Une lutte, l'amour filial me disait : « reste ». La France me disait : « viens me défendre ». Mon devoir était nettement tracé : Partir. Cependant, rassurez-vous, ma bonne mère, je ne porterai pas les armes, vous me l'avez dit, et vous avez raison ; les mains qui un jour consacreront l'hostie ne peuvent donner la mort. Mais il est une autre manière de servir son pays. Je viens de m'entendre avec le vénérable supérieur des frères de la doctrine chrétienne, le doux et bon frère Philippe ; et, malgré ma jeunesse et quoique je ne fasse pas partie de son ordre, il veut bien m'admettre au nombre de ses brancardiers. Dès ce soir je serai dirigé sur l'une des ambulances volantes que desservent les frères. Que Dieu soit avec moi ! Je vous adresserai, chaque jour, quelques lignes, dès

Vernois, commandant la place de Strasbourg, est encore ici et il se rend avec une régularité étonnante au vaste palais du Koenigsplatz, où réside la déesse Bellone.

C'est déjà la quatrième fois qu'il a été mandé par le télégraphe auprès de l'empereur et l'opinion publique commence à se demander pourquoi ces conférences mystérieuses.

On attend également le commandant de la place de Metz, puis ceux de Posen, de Königsberg, de Pillau, etc.; c'est-à-dire de la Prusse orientale, exposée au danger d'une attaque russe.

Il n'est pas difficile de deviner le but véritable de ces conseils militaires. L'empire se prépare à la guerre dite « sur deux fronts » et c'est pour cette raison que l'on donne aux chefs de corps des instructions secrètes en même temps que l'on renforce les garnisons.

Du reste, la presse officieuse, généralement assez réservée, commence à s'occuper sérieusement de l'éventualité d'un conflit. La cour même se rend compte que la guerre sur deux fronts est inévitable.

Guillaume semble guéri de son amitié exagérée pour la Russie et ses paladins lui soumettent franchement le problème d'une guerre sur deux fronts.

Sur un front ou sur deux fronts, ce qui est visible et positif, c'est que l'Allemagne se prépare à faire la guerre, une guerre prochaine.

REVUE FINANCIÈRE

HEBDOMADAIRE

Paris, 14 mai 1887.

Le marché du comptant ne présente rien de saillant. Les affaires sont médiocres, mais cependant l'allure est meilleure: 3 0/0, 80.40; 4 1/2 0/0, 108.10.

L'action du Crédit Foncier s'est traitée à 1,370. Les obligations foncières et communales des diverses séries n'ayant pas encore atteint le pair sont l'objet de demandes nombreuses en raison de la marge qu'elles ont encore à parcourir et par suite des bénéfices assurés aux capitaux qui s'y emploient.

L'action de la Société Générale est toujours très ferme à son cours de 455. Les transactions n'ont d'ailleurs lieu que sur le marché du comptant, ce dont la société n'a pas à se plaindre.

La Banque d'Escompte est demandée à 458, on peut prévoir sur cette valeur un niveau plus élevé étant donnée la solidité de ce titre qui n'est plus à établir.

Les actions des Dépôts et Comptes Courants sont très soutenues à 601.25.

La compagnie d'assurances l'Aigle-Vie vient d'avoir son assemblée générale. Les comptes rendus de l'exercice 1886 témoignent de la bonne situation et de ses progrès. Toutes les résolutions soumises à l'assemblée ont été approuvées à l'unanimité. Le compte de profits et pertes de l'exercice se solde par un excédent de 183,784 fr. qui a été reporté à nouveau.

Les actionnaires du Crédit Lyonnais commencent à se préoccuper des communications que vont recevoir les intéressés de la Foncière Lyonnaise dans leur assemblée du 24 mai courant. Cette assemblée aura sans doute des surprises désagréables bien que les administrateurs du Crédit Lyonnais cherchent à dissimuler les craintes que cette situation leur inspire.

Les Polices A B de l'Assurance Financière ont été très demandées; la modicité du prix d'achat par coupures de 100 fr. et de 500 fr. et les garanties de premier ordre données par ces titres en font des valeurs dignes de figurer au nombre de celles

qui constituent le portefeuille les plus sérieux.

L'action de Panama maintient très solidement son cours de 405, les demandes ont été assez importantes, les obligations des diverses séries sont bien tenues.

Le marché des chemins de fer français est resté immobile à ses cours précédents; les obligations sont toujours très recherchées.

Nouvelles militaires.

La Commission de l'armée a voté les résolutions suivantes:

L'École spéciale militaire sera maintenue; les promotions seront ramenées à un chiffre plus conforme aux nécessités de l'élevation du niveau des études; la proportion légale des officiers recrutés parmi les sous-officiers sera augmentée dans une mesure restant à fixer.

L'ÉREINTEMENT

Sous ce titre, nous lisons dans la France militaire la critique suivante du contrôle du travail demandé à l'armée et aux officiers:

Il y a, nous dit-on, une division d'infanterie dans laquelle chaque compagnie exécute, chaque jour, un exercice d'application du service en campagne, sans parler du reste: 6 exercices par semaine, soit, pour 18 compagnies, 108 exercices.

Pour chaque exercice, chaque capitaine fait un thème, soit 108 thèmes, par régiment et par semaine.

Pour chaque thème, chaque capitaine fait 2 ordres, au moins, un par parti opposé; 216 ordres.

Chaque exercice comporte, en outre: 1° un rapport, 108 rapports; 2° un compte-rendu pour chaque parti, 216 comptes-rendus; 3° un croquis, par parti, 216 croquis.

Au total: 108 thèmes, 216 ordres, 108 rapports, 216 comptes-rendus, et 216 croquis, soit 864 rapports ou croquis, par régiment et par semaine.

Le colonel transmet le tout au brigadier, qui, centralisant le travail de sa brigade, reçoit 1,728 rapports ou croquis, chaque dimanche.

Pour ce brigadier, le dimanche n'est sûrement pas un jour de repos, car il doit prendre connaissance de ces 1,728 pièces et les transmettre, le lundi, au divisionnaire.

Celui-ci ayant deux brigades, reçoit chaque lundi, de ses deux brigadiers, 3,456 rapports ou croquis.

Il les lit évidemment, puisqu'il ne se fait fournir ce morceau de papier que pour apprécier, nous dit-on encore, la manière dont se donne, dans sa division, l'instruction sur le service en campagne.

Ceci posé, admettons que le divisionnaire consacre seulement cinq minutes à l'examen approfondi de chacune des 3,456 pièces qu'on lui envoie — il va évidemment très vite, ayant, personne n'en saurait douter, une grande habitude de ce genre d'investigations — cela exige 3,456 fois 5 minutes, ou 17,280 minutes, ou encore 288 heures, ou enfin

12 jours de 24 heures chacun.

Le général emploie donc DOUZE JOURS

pleins pour vérifier les exercices sur le service en campagne faits, chaque semaine, par les quatre régiments de sa division, douze jours consécutifs, sans trêve, ni repos, sans une seule seconde d'interruption, ni pour boire, ni pour manger, ni pour dormir.

Comme il n'y a, dans une semaine, que sept jours, le général retarde, chaque semaine, de cinq jours pleins.

Et les rapports s'entassent sur les rapports, les ordres sur les ordres, les croquis sur les croquis.

Et plus il en lit, plus il lui en arrive, et plus il en arrive, plus il est débordé.

Il voudrait s'arrêter, sans doute, ne serait-ce qu'un moment pour souffler.

Mais les compagnies marchent toujours, et elles enfantent des thèmes, et les thèmes enfantent des ordres, et les ordres enfantent des rapports, et les rapports enfantent des comptes-rendus, et les comptes-rendus enfantent des croquis, et le cabinet du général s'en encombre, de telle façon que, quelque jour, il faudra faire par là un exercice, dont le thème consistera à brûler toute cette paperasse, pour en débarrasser une bonne fois le général, et tout ce monde en même temps. Et le rapport du jour constatera que l'exercice a pleinement réussi.

Et le croquis représentera les officiers de la division, général compris, dansant en rond, autour de ce feu de joie, qui aura dissipé un cauchemar, dont tous seraient devenus enrégés ou fous, s'il eût duré plus longtemps.

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST

Dès l'instant que l'on critique les préfets de la République, le *Courrier* taille sa grande plume pour les défendre avec une noble ardeur. C'est dans son rôle, on peut même croire qu'il est payé pour cela, et nous n'y trouvons rien à redire. Toute autre attitude aurait au contraire lieu d'étonner. Cette haute protection ne changera rien aux appréciations des faits et gestes des préfets de la République de passage à Saumur.

Libre au *Courrier* d'encenser à son gré ces représentants du pouvoir.

Pendant, sentant fort bien que cette cause n'est pas des meilleures, le *Courrier*, sous prétexte de manque de patriotisme, cherche à verser son venin, et, s'armant de la reproduction d'un entrefilet du *Tageblatt*, de Berlin, part en guerre contre l'*Echo Saumurois* et conclut que nous trouvons digne l'attitude de l'étranger et piteuse celle du gouvernement.

Piteuse l'attitude du gouvernement! Mais les journaux républicains du meilleur teint la déplorent depuis trop longtemps, et le *Courrier*, dans sa franchise, n'a rien eu à leur reprocher. Il n'a même pas la bonne foi de dire que toute la presse républicaine a reproduit ce même extrait du *Tageblatt*.

Digne l'attitude de l'étranger! Elle est

bonne celle-là. Le *Courrier* cite lui-même: « M. de Bismarck abusera de l'attitude piteuse de M. Goblet. » Chez le *Courrier*, un abus est donc de la dignité? Chacun son goût. Cela donne seulement la mesure de l'aberration du langage.

Le *Courrier* termine par cette déclaration: « Nous n'hésitons pas à le dire, si par malheur nous vivions sous une monarchie si exécrée fût-elle (sic), et que la France vint à être insolument provoquée par l'Allemagne, nous serions pour le roi qui représenterait la patrie contre l'étranger. »

Dont acte. Nous aussi, nous estimons que si la France venait à être envahie de nouveau, plus de divisions, tous les cours français devraient mettre de côté tout sentiment de coterie et de parti et ne plus songer qu'à la patrie.

Ces sentiments ne sont pas nôtres d'aujourd'hui; tout dernièrement encore nous disions, à l'occasion de l'incident de Pagny:

« Si la France est encore une fois attaquée, les conservateurs seront les premiers à faire face à l'ennemi. Nos préférences dynastiques s'effacent devant notre amour pour la patrie, et ce n'est point dans nos rangs qu'une voix criminelle s'élèvera pour dire: « La perte de nos provinces, la défaite de nos armées ont du bon, puisqu'elles nous délivrent du gouvernement que nous combattons! » Ce n'est point sur les ruines de la patrie que nous songeons à édifier le gouvernement qui a nos préférences. Français avant tout, nous obéirons aveuglément aux chefs, quels qu'ils soient, qui auront le périlleux honneur de nous commander.

« ... Contre la Prusse, il n'y aura que des Français, et les conservateurs n'ont jamais fait, ne feront jamais une révolution devant l'ennemi, comme au 4 septembre et au 18 mars. »

Si ces lignes ont échappé à notre confrère, il ne manquera pas de les reproduire dans son prochain numéro. Mais s'il ne s'y arrête pas, nous ne lui en voudrons point, cette reproduction s'écarterait trop de la leçon qui a dû lui être donnée et du plan de campagne qui lui a été tracé, car à quoi attribuer ce réveil subit du *Courrier*?

La Société nautique de Saumur vient de remporter un brillant succès aux régates internationales de Nantes qui ont eu lieu hier.

Dans la course de Yoles-Gigs à 4 rameurs (juniors), 3,000 mètres, 3 virages, *Serpolette*, de la Société nautique de Saumur, est arrivée seconde sur cinq partants. La valeur du prix est de 400 fr. et une médaille de bronze.

Dans une autre course de même genre (seniors), *Serpolette* est arrivée également seconde, battant l'*Atome*, du Cercle de l'Aviron de Paris. Le prix obtenu est de 200 fr. et une médaille de vermeil.

EXAMENS POUR SAUMUR

Le nombre des sous-officiers de cavalerie admissibles à l'examen oral pour Saumur, s'élève à près de 400.

« que le service de la charité me le permettra. Bénissez-moi, ma mère, priez pour moi, et dites-vous, en toute vérité, que votre Henri est le plus aimant des fils. »

H. DUBOIS.

En achevant cette lettre, les yeux de Madeleine s'inondèrent; mais de douces larmes en coulaient. L'avenir n'avait plus d'aussi noires terreurs. Henri avait eu l'intuition de l'unique solution possible. Tout était concilié. L'adolescent servirait la France et ne porterait pas, sur ceux de son pays, une main fratricide. Il ne serait ni Français, ni Prussien. Il suivrait un seul drapeau: celui de la charité. Il n'aurait dans le cœur ni le désir de la vengeance, ni le feu brûlant de la haine; mais, pour tous, une infinie pitié; les blessés seraient ses frères. Il ne marcherait pas armé au combat, il attendrait que les fumées de la bataille fussent dissipées, alors il se pencherait sur ces sillons des champs, où chaque détonation aurait couché des corps sanglants et semé des membres arrachés. Il se pencherait, lui, non pour achever l'œuvre de mort, mais pour panser, pour guérir et consoler.

Le danger de la lutte entre le père et le fils était donc conjuré; mais, alors, elle pouvait attendre à révéler son secret que son enfant eût toute sa maturité... attendre qu'il fût devenu un prêtre, l'ami des malheureux et des pécheurs, cet ami qui a le droit d'absoudre.

Madeleine baisa longuement cette lettre, qui lui rendait un peu de calme; puis elle courut rassurer Marie-Josèphe. Elle revint ensuite à sa table de travail, placée dans l'embrasure de la fenêtre, et, longtemps, elle regarda le soleil au déclin flambant au-dessus des massifs de verdure, et l'animation du grand Jardin des Plantes rempli de chevaux et de canons. Puis, tout s'apaisa et la nuit s'étendit sur Paris silencieux. Mais, tout à l'entour, des milliers d'hommes, la fusil au bras, veillaient pendant le sommeil de la cité. Madeleine était toujours à sa fenêtre. Une longue ligne de lumière se détachait sur le fond sombre de l'horizon. L'ennemi campait à trois mille mètres. Devant ces feux prussiens, son cœur de Française se gonflait. Elle était inquiète. Parmi ces insolents Germains, qui enserraient Paris, qui sait? elle n'osait prononcer un nom qui lui avait été bien cher. Mais, tandis qu'elle continuait à fixer ces étoiles de feu, qui rendaient le brouillard lumineux, sa pensée s'égarait en mille détours.

Cependant, les semaines s'écoulaient, et le siège suivait son cours. Les sorties succédaient aux sorties; les privations devenaient de plus en plus douloureuses; le commerce était mort; les ateliers chômaient; tous les hommes étaient aux remparts et les femmes priaient dans les églises. On commençait à désespérer de forcer les lignes. Pas une nouvelle n'arrivait de la province, et

Paris, pour transmettre le récit de ses souffrances, devait avoir recours à la poste aérienne: aux ballons et aux pigeons-messagers. La tristesse gagnait; elle était bien près de s'appeler désespoir.

Toutefois, dans cette désolation, Madeleine connaissait encore de doux instants. Chaque matin, datées de l'ambulance, lui arrivaient quelques lignes tracées en hâte au crayon. Marie-Josèphe les apportait en triomphe. Déjà assise dans son fauteuil, pour le lire plus à l'aise, la mère d'Henri dévorait des yeux ce petit billet, s'arrêtant à chaque mot pour le savourer, pour relire une phrase plus tendre et plus courageuse. La Bretonne le regardait, essayant de saisir, par l'expression du visage de sa maîtresse, le contenu du feuillet. A mesure que s'allumait la physionomie de Madeleine, celle de la fidèle servante réléait la joie; puis, lorsque la dernière ligne était achevée:

— Alors, il est bien portant, madame?

— Oui, bien portant et toujours simplement héroïque.

Et, timidement, Marie-Josèphe reprenait: — Il ne dit rien pour sa vieille bonne, madame? Madeleine souriait.

— Le cher enfant n'oublie personne. Il vous demande, ma bonne fille, de bien prier pour lui, et de bien chercher dans les armoires et dans la cave si vous n'auriez pas encore du vieux liège et du vin pour ses blessés?

La Bretonne s'essuyait les yeux du coin de son tablier.

— Ah! le pauvre jeune monsieur, il nous mettra sur la paille... C'est égal, on l'aime tout de même. Quel cœur d'or!

(A suivre.)

LA LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée, 10 centimes

PARAISANT TOUTS LES DIMANCHES.

Sommaire du n° 320 (15 mai 1887.) Chronique de la Lanterne. La galerie boulangiste au salon. Le charneau de M. Granet. Les promesses des anarchistes. Les élections municipales de Paris. Le premier tour de scrutin. Récapitulation. Les députés sont revenus. Histoire d'Alsace (poésie). Morte la bête, mort le venin.

On demande des correspondants et des vendeurs au numéro.

Librairie ABEL PILON, rue de Fleurus, 38, PARIS

A. LE VASSEUR & C^{ie}, ÉDITEURS

LIVRAISON IMMÉDIATE

de tous les Ouvrages de la Librairie française;

de toutes les Partitions et Publications musicales;

DE TOUTES LES PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Gravures,eaux-fortes, Gravures en Couleurs, etc.

AU MÊME PRIX QUE CHEZ L'ÉDITEUR

Payable CINO FRANCS par mois PAR CHAQUE CERTAINE DE

ESCOMPTE au COMPTANT.— ENVOI FRANCO des CATALOGUES

Les intéressés vont connaître les résultats de l'examen écrit dans deux ou trois jours. Les lettres d'avis sont parties hier dimanche du ministère.

École de Tir du 3^e bataillon du 70^e régiment territorial d'infanterie, à Saumur.

Huitième séance du 15 mai 1887

1^o Fossil Gras à 200 mètres.
Médaille, M. Menier (L.).

2^o Revolver d'ordonnance à 30 mètres.
Médaille, M. Bouchereau.

Neuvième séance, le dimanche 22 mai 1887, à 2 heures du soir.

Le Capitaine-Président,
G. DOUSSAIN.

MM. les Sociétaires sont invités à assister au 2^e grand Concours National de Tir qui aura lieu à Nantes, du 15 mai au 12 juin 1887.

PAROISSE N.-D. DE NANTILLY

Jeu de l'Ascension de N. S. Jésus-Christ, salut solennel en musique après les vêpres qui seront chantées à 3 heures : *Sancta Maria* (Faure), *Ave Maria* (Gounod), *O salutaris* (Faure), *Tantum ergo* (Faure).

TRANSPORT DES CIDRES

Les Compagnies d'Orléans, de l'Ouest et de l'État se sont entendues pour admettre les cidres en fûts au bénéfice du tarif commun E, n^o 17.

L'administration des chemins de fer de l'État a reçu l'ordre d'organiser sur ses lignes, à titre d'essai, différents systèmes d'ambulances militaires.

La ligne d'Orléans à Dreux va être exploitée militairement.

Les négociations pendantes depuis plusieurs années entre les chemins de fer de l'État et le service du génie militaire vont aboutir prochainement à la cession à la guerre de la ligne de Chartres à Orléans. Cette ligne sera exploitée par un de nos bataillons de chemins de fer. Par suite des dispositions de la voie qui traverse de nombreux cours d'eau, les exercices d'établissement des ponts en fer pourront avoir lieu.

VERRIE. — Samedi matin, vers 10 heures, des habitants de Louerre, en venant à Saumur, trouvaient, non loin de la ferme de la Belorderie, la route de Milly barrée par une colonne de feu qui s'élevait d'un taillis appartenant à M. Gasnault, de Verrie.

Dans l'impossibilité de porter un secours efficace, ils se hâtèrent vers le village de Baucheron pour donner l'alarme. Grâce à la direction du vent qui soufflait du nord, le feu ne s'avancait que lentement vers l'intérieur du taillis, ce qui a permis aux habitants de s'en rendre promptement maîtres; aussi n'y a-t-il eu de consommés que vingt-cinq hectares de taillis environ. Avec un

vent du midi, cet incendie eût pu prendre des proportions effrayantes.

On craignait aussi que quelques étincelles ne communiquassent le feu à plusieurs milliers de bourrées entassées le long de la route, à peu de distance du foyer de l'incendie, appartenant à M. Hémond. Heureusement ce désastre a été épargné.

Tout porte à croire que cet incendie a été allumé par un voyageur qui a fait brûler, sur le talus du fossé, une bourrée provenant de l'exploitation.

CHINON. — *Chambre des notaires.* — Voici la composition de la chambre de discipline des notaires de l'arrondissement de Chinon pour l'exercice 1887-1888 :

Président : M. Noël, notaire à Chinon ;
syndic : M. Tevanne, notaire à l'Île-Bouchard ;
rapporteur : M. Girault, notaire à Bourgueil ;
secrétaire : M. Boyer, notaire à Azay-le-Rideau ;
trésorier : M. Collinet, notaire à Langeais ;
membres : MM. Dudai, notaire à Saint-Epaie ;
Gilles, notaire à Champigny-sur-Veude.

On écrit de la Chambre au *Napoleon*, de Tours :

« Un débat curieux a eu lieu à propos de la loi sur les sucres.

» M. Wilson acceptait, au nom de la commission, un amendement de M. Lecour qui tendait à dégrever les candies comme les sucres employés au sucrage des vins.

» Tout le monde rit en pensant que M^{me} Pelouse est un gros fabricant de champagne, et que le dégrèvement demandé a pour objet les candies employés dans la champagneisation des vins. Aussi le rapporteur, M. Sans-Leroy, est-il monté à la tribune pour dire que M. Wilson ne pouvait parler qu'en son nom personnel et non en celui de la commission qui n'avait pas été consultée.

» M. Wilson a battu en retraite et a renoncé à l'amendement. Il comptait sur une surprise qui n'a pu avoir lieu, comme on vient de le voir. »

Publications de mariage.

Louis-Adolphe Burnez, lieutenant au 6^e cuirassiers, de Paris, et Gabrielle-Emma Martin, sans profession, de Saumur.

Pierre Guillot, cultivateur, et Anne-Louise Pelletier, lingère, tous deux de Saumur.

Bibliographie.

LES TENDRESSES, — par Charles FUSTER (1)

Dans un moment où l'on rencontre tant de poètes et si peu de poésie, il faut quelque courage pour présenter des vers — et des vers d'amour ! — à un public qui de Sylla-Prudhomme n'a guère retenu que le *Vase brisé*.

Et pourtant point de fadeuses dans ces *Tendresses*, dont le nom inquiète un peu tout d'abord.

(1) Paris, Paul Monnerat, éditeur.

— Le poète explore ces sentiments intimes, repliés de l'âme humaine, dont l'école actuelle a poussé si loin l'analyse. Ce sont des émotions vagues, pleines de fuyants lointains, presque des sensations, mais auxquelles un spiritualisme sincère donne un étrange accent de profondeur. Il semble que parfois, au hasard de ses rêves, le poète entrevoit l'instant plein de mirages où

L'âme monte dans la lumière,
Quand la nuit descend dans les yeux.

Puis moins élevées, plus douces, des romances d'amour, des retours mélancoliques sur l'évanouissement du passé, lorsque le poète regarde :

Descendu à l'horizon le couchant de l'amour.

Soudain, comme un preux quittant les blondes châtelaines pour voler à la croisade, il attaque de front les désespoirs modernes, le Nihilisme philosophique, cet énervement factice, ce pessimisme découragé que la littérature a mis en vogue.

Les *Tendresses* sont en somme un délicieux écriin de sentiments vrais, personnels, en même temps qu'un livre sain, sans trop de langueurs morbides, et bien dans la tradition française, si délaissée aujourd'hui. Peut-être souhaiterions-nous un peu plus de gaieté. Mais qui oserait espérer que La Fontaine ou Gresset renaîtront jamais !

A. L.

Depuis 3 ans.

L'Echelle (Aisne). Mon père souffrait depuis trois ans d'un mal de reins ; grâce aux bonnes Pilules suisses à 1 fr. 50 la boîte, il se trouve beaucoup mieux. Georges Dramagore, Signature légalisée.

Au moins 20 ans.

Oraison (Basses-Alpes). Je souffrais depuis au moins vingt ans ; c'était une douleur intermittente ; des fois, je souffrais tellement que je ne pouvais pas travailler ; mais, depuis que je fais usage des Pilules suisses, à 1 fr. 50 la boîte, je me trouve très bien. Albin Masse. Signature légalisée.

Depuis 18 mois.

Saint-Jean-sur-Veyle (Ain). Depuis dix-huit mois, je ne pouvais aller du ventre qu'un moyen de purgations, et cela me causait de grands maux de tête et de reins. Je fis venir deux boîtes de Pilules suisses à 1 fr. 50, et, depuis que j'en ai fait usage, je me trouve beaucoup mieux. J. Surgot, charbon. Signature légalisée.

Nous recommandons tout particulièrement les *Amidons français* de la Maison Leconte-Dupont, d'Estaires (Nord), qui sont vendus 0 fr. 80 c. le kilo à l'ÉPICERIE CENTRALE. — Ne pas confondre ce produit supérieur avec l'amidon allemand Hoffmann.

QUAI DE LIMOGES

Pour quelques jours seulement,

MÉNAGERIE MARS

Tous les soirs grande représentation. Entrée dans les cages des lions et lionnes par M^{me} MARS, dompteuse de ces fauves.

L'Ours brun de Russie ; Agouti d'Amérique ; deux Ours gris du Canada, arrivés tout récemment ; Hyène barrée d'Afrique ; deux Cerfs, mâle et femelle ; une jolie collection de Singes, de provenances diverses et de très beaux Serpents.

Le repas général de tous les animaux a lieu tous les soirs, après l'entrée dans les cages, qui se fait à 8 heures 1/2.

Tous les jeudis et dimanches, à 3 h. 1/2, Grande Représentation.

Caisse d'épargne de Saumur.

Séance du 15 mai 1887.

Versements de 76 déposants (15 nouveaux), 30,884 fr.

Remboursements, 19,943 fr. 72.

La Caisse paie 3 fr. 75 pour cent.

Les Percepteurs des contributions directes de l'arrondissement de Saumur sont autorisés à recevoir et à payer pour le compte de la Caisse d'épargne de Saumur.

Marché de Saumur du 14 Mai 1887

Blé semence (l'hect.)	—	Graine de trèfle 50k.	45 —
Blé nouveau (l'hect.)	—	— luzerne 50k.	42 50
From. 1 ^{er} q. l'h. 77k.	20 75	— de lin, 50k.	—
Halle moyenne, 77k.	20 —	Foin (la charr.) 780k.	60 —
Seigle 75k.	10 56	Luzerne — 780k.	53 —
Orge 65k.	10 75	Paille — 780k.	35 —
Avoine 50k.	9 —	Amandes en c. 50k.	—
Fèves 75k.	11 —	— cassées 50k.	—
Pois blancs 80k.	24 —	Cire jaune . . . 50k.	190 —
— rouges 80k.	20 —		
Colza 65k.	18 —	Chanvres 1 ^{re} qualité,	
Chenevis 50k.	—	les 52 k. 500. . .	44 —
Farine, culas, 157k.	56 —	— 2 ^e —	42 —
Huile de noix, 50k.	125 —	— 3 ^e —	40 —

Théâtre de Saumur

TOURNÉE SCHURMANN. — A. DUSART, administr.

MERCREDI 18 mai 1887,

UNE SEULE REPRÉSENTATION
AVEC LE CONCOURS DE

M^{me} HARRIS, du théâtre impérial de Saint-Petersbourg et du Gymnase (Paris) ; M^{lle} B. CASTELLI, du Vaudeville ; M^{me} PROTAT, du Vaudeville ; M^{lle} E. BERNOLD, du Palais-Royal ; M^{lle} AUBREYS, du Palais-Royal ; M. DORSAY, du Vaudeville ; M. HARRIS-GOUTCHALDE, du Gymnase ; M. ARMANDIE, du Gymnase ; M. HELT, du Palais-Royal.

Du grand succès du Gymnase

LE BONHEUR CONJUGAL

Comédie en 3 actes, de M. Albin Valabrègue.

Distribution :

Julien Bertaut, banquier... MM. Dorsay.
Amédée Bonneval... Harris-G.
André Taverny, banquier... Armandie.
Jean... Helt.
Henri Chauvel... Girard.
Jeanne Taverny... M^{me} HARRIS.
Marthe Bonneval... E. Castelli.
M^{me} Bonneval... Protat.
Lucie Bertaut... Aubreys.
Thérèse... de Longuinière.
Irma... E. Bernold.

On commencera par :

LE SOUS-PRÉFET

Comédie nouvelle en 1 acte, de M. A. Valabrègue.

Distribution :

Albert, sous-préfet... MM. Harris-G.
Mélinaud, notaire... Helt.
Léon Flégeard... Girard.
M^{me} Mélinaud... M^{me} Protat.
Jeanne, sa fille... Aubreys.
Thérèse... E. Bernold.

Mise en scène, accessoires et costumes conformes à la représentation de Paris.

Bureaux, 7 h. 3/4 ; rideau, 8 h. 1/4.

S'adresser, pour la location, chez M. COURANT, rue de la Comédie, et, pour avoir des cartes à l'avance, chez le Concierge du Théâtre.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

La Servante du Clos Cadet

I

Le 30 août 1715, les Porcherons de Clignancourt étaient en liesse. On y célébrait la fête de saint Fiacre, patron des jardiniers. Tout le quartier compris aujourd'hui entre le faubourg Poissonnière, alors faubourg Sainte-Anne, et le faubourg Montmartre était en émoi. Mais où la gaieté se montrait plus bruyante, c'était aux environs du clos Cadet, situé à peu près à la place où s'élève aujourd'hui le Casino. Le clos Cadet se composait d'une maison et de trois arpents de marais clos de murs.

La façade principale était tournée vers une esplanade de grand carrefour. Le clos était fermé par une grille massive qui ne s'ouvrait que pour laisser passer les charrettes de fumier.

On entrait dans la maison par une lourde porte pratiquée sur la rue qui devait prendre le nom de Montholon.

A l'époque où commence notre histoire, le clos et ses marais, les terrains qui l'avoisinaient étaient

affermés à Elise Cadet, sœur de Jeanne Cadet, mariée à Dufresnoy, tailleur d'habits. Elise Cadet et Louis, son mari, étaient maraîchers et faisaient largement leurs affaires, comme tous leurs confrères du quartier.

C'est que, grâce au voisinage de la voirie, établie à l'encoignure de la rue Rochechouart, la terre, fumée avec abondance, produisait des légumes succulents que ne médaignaient pas les plus nobles tables. L'atmosphère n'était pas positivement parfumée de ce côté. Le pont des Porcherons, dont les culées s'appuyaient sur les immondices, manquait certainement de poésie, et les guinguettes, établies sur le marché aux porcs, n'avaient pas un aspect des plus élégants, ni des plus frais ; mais les maraîchers, les jardiniers et les cabaretiers disaient et pensaient comme Vespasien : l'argent n'a pas d'odeur.

Quoi qu'il en soit, et ainsi que nous l'avons dit, tout le quartier était en liesse, on chantait, on buvait, on dansait en plein air.

Il était quatre heures de relevée et la fête était dans son plein épanouissement. Les servantes des cabaretiers ne suffisaient pas à servir les buveurs et les jolies filles se démenaient aux bras de leurs danseurs avec un entrain qui scandaliserait aujourd'hui le garde-municipal, peu facile cependant à effaroucher.

L'antiquaille et la bourrée d'Auvergne y faisaient

furieux ; or, l'antiquaille serait au cancan actuel ce que celui-ci est au menuet, d'après ce qu'en a dit l'abbé Fléchière.

Pendant que ces braves gens prenaient leurs ébats à la bonne franquette, sans se soucier du qu'en dira-t-on, une jeune fille, portant le costume des paysannes de la Normandie, non pas le costume riche des fermières, mais celui des servantes, et en grand deuil, se dirigeait lentement vers la porte du clos Cadet. Au près d'elle, et la guidant, marchait un petit portefaix, ayant sur les épaules une caisse toute bariolée de rouge, de jaune et de vert, comme on en trouve encore dans les villages normands, et sur le dos rond de laquelle on lisait cette adresse en gros caractères :

MARIE GUÉRIN,

Chez monsieur Louis Cadet, maraîcher,
au clos Cadet, rue de la Voirie,
près les Porcherons-Clignancourt,
à Paris.

L'enfant pouvait avoir dix-sept ans. Elle était petite, mince, chétive et blonde, avec de grands yeux bleus, clairs et doux, mais tristes. Jolie sous sa pâleur et gracieuse malgré sa maigreur, Marie Guérin, puisque nous savons son nom, ahurie par le tapage, se glissait toute tremblante entre les groupes turbulents. Quant à son guide, il se contentait de pousser celui-ci, d'écarter celle-là sans

mot dire et sans s'inquiéter même de ce qui pouvait arriver de mal à sa pratique.

Cependant, comme on allait arriver à destination, un danseur, trapu comme un bouledogue, se planta tout à coup devant la jolie Normande, la saisit brutalement par la taille et lui campa sur les joues deux insolents baisers, et le rouge de la honte et de l'indignation empourpra le visage de Marie. Par un mouvement aussi spontané qu'énergique, elle riposta à l'insulte qu'elle venait de subir par un vigoureux soufflet ; puis, souple comme une anguille, elle glissa entre les mains de son agresseur et se rapprocha de son guide en lui criant : Défendez moi !

L'embrasseur proféra un juron formidable, auquel répondit un long éclat de rire de la galerie.

— Attrape, la Coqueluche, fit une voix railleuse ; ta journée est faite.

La Coqueluche, c'était le sobriquet du malencontreux embrasseur, se retourna blême de colère.

— Tu crois ça, toi, Larose, dit-il, eh bien, tu vas voir.

(A suivre.)

E.-M. DE LYDEN.

Etoiles de M^e LOUIS ALBERT, avoué-licencié à Saumur, rue de la Petite-Douve, n° 7, et de M^e HACAULT, notaire à Montreuil-Bellay.

VENTE

Par licitation
Aux enchères publiques,
DE LA
Minoterie de Bron

Commune du Coudray-Macouard, arrondissement de Saumur (Maine-et-Loire),

Dépendant de la succession bénéficiaire de M. Louis-Jean CHEIGNON, en son vivant minotier à Bron, dite commune du Coudray-Macouard.

L'ADJUDICATION aura lieu le **dimanche 29 mai 1887**, à une heure du soir, en l'étude et par le ministère de M^e HACAULT, notaire à Montreuil-Bellay.

Cette minoterie, située sur la rive le Thouet, fonctionne à l'eau et à la vapeur, à deux roues et neuf paires de meules nouvellement montées et organisées d'après le système anglais, avec une machine à vapeur de la force de vingt-cinq chevaux.

Il en dépend un bâtiment nouvellement construit, à cinq étages, vaste cour au-devant et à côté, une maison d'habitation, un autre corps de bâtiment, remise, écurie, greniers, boulangerie et hangar, le tout en un seul tenant et renfermé de murs; la CHAUSSEE DE L'USINE, plusieurs files, flots et terrain y adjoignant, une pièce de terre de quatre-vingt huit ares soixante-un centiares, partie en terre et partie en jardin; une autre maison, située près la maison d'habitation, cour, jardin, vigne et prés, contenant ensemble cinquante-un ares.

Le tout, en un seul lot, sur la mise à prix de 35,000 francs.

S'adresser, pour renseignements, soit à M^e ALBERT, avoué, soit à M^e HACAULT, notaire. (322)

Etude de M^e PINAULT, notaire à Saumur.

A LOUER DE SUITE Maison Bourgeoise

Confortable,
Située au centre du Pont-Fouchard,

Composée d'un salon, salle à manger, petit salon, office, cuisine. Au premier: 4 chambres et leurs cabinets, mansardes; écurie, remise; vaste jardin, charmilles et bosquets.

S'adresser à M^e PINAULT, notaire.

PAONS A VENDRE

S'adresser à M^{me} DENIEAU, à Allouanes. (328)

A LOUER Pour la Saint-Jean prochaine, MAISON

Occupée par la Conservation des Hypothèques, 10, rue Cendrière,

Composée de: cuisine, office, salle à manger, galerie vitrée à côté, salon; Premier étage, cinq pièces à feu, cabinets de toilette, lieux à l'anglaise, chambres de domestiques, grenier; Remise et écurie à deux chevaux.

S'adresser à M. BEAUREPAIRE, avoué, 12, rue Cendrière. (159)

Maison à Louer

Pour la Saint-Jean 1887,

Rue du Pavillon, n° 5,

Composée de 3 pièces au rez-de-chaussée, 4 au premier; 2 mansardes au second et greniers, petit jardin. (219)

A CÉDER Magasin d'Epicerie et Débit de vins

POUR LA SAINT-JEAN PROCHAINE
S'adresser au bureau du journal.

A CÉDER DE SUITE

Pour cause de santé,

Un Magasin de Lingerie Et Confection

Situé au centre du commerce.
S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Dans le côteau, à 1 kilomètre de la ville,

CLOS DE VIGNE

En plein rapport
Avec maisonnette neuve,
caves et pressoir.

S'adresser au bureau du journal.

Très belle Occasion

Landau à Vendre

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Joli CHEVAL BAI, demi-sang, 6 ans, très-belles allures, se monte et s'attelle bien.

S'adresser à M. RICHARD, vétérinaire. (326)

IMPRIMERIE PAUL GODET

A VENDRE

ROGNURES

Pour emballages,
Blanches ou de couleur.

DESGUIRAUD ET BOURASSEAU

22, rue Fardeau, Saumur.

A VENDRE

Au comptant,

Fûts à retourner dans le mois,

VIN DE CORINTHE, blanc. 50 fr.

VIN ROUGE COUPÉ..... 65 fr.

NOTA. — Les vins blancs pèsent de 7 à 8° et les vins rouges de 9 à 10°. Les maîtres d'hôtels, cafetiers et débitants paient à 60 jours. (262)

BOULANGERIE VIENNOISE

DECHEZELLE-ROBIN

67, quai de Limoges, 67

Panification Française et Etrangère

Entrepôt de Son et de Levure.

Le Petit Moniteur

DU JOUR

Est en vente tous les matins à 7 heures

10, rue du Portail-Louis, 10

Chez M. P. VINCENT

Seul dépositaire pour Saumur.

On trouve dans ce magasin tous les journaux de Paris et du département de Maine-et-Loire. (336)

BIÈRE TOURTEL de TANTONVILLE et Bière façon Munich.

S'adresser à M. P. FOUCHÉ, rue d'Orléans, successeur de M. MARAIS.

CIDRES

Mayenne, Bretagne et Normandie

M. ROUSSEAU prévient sa nombreuse clientèle qu'il reçoit des cidres et poirés de première qualité. Livraison par barrique et petit fût à domicile. Rue Nationale, 18. (799)

AVIS

AUX

Propriétaires de Chevaux

Pour guérir promptement:

Seimes, Bîemes, Javards, Crevasses, Crapauds,

EMPLOYEZ

L'Onguent Souverain de A. PAJOT
Seule Maison de vente,

L. BONNEAU

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 7 et 9,

SAUMUR.

On trouve en la même maison: Brosserie, Cirage pour harnais, Eau de cuivre et tous articles pour l'entretien des voitures et harnais; Encastrique pour parquets et le Chromo extra siccatif pour carrelage; Plumeaux et Eponges, Verres à vitres, etc., Couleurs et Vernis.

Offres et Demandes

Une DAME jeune, au courant de la comptabilité et du commerce, désire un emploi, soit comme caissière ou comme vendeuse.
S'adresser au bureau du journal.

Un HOMME de 30 à 35 ans, connaissant la cuisine, demande emploi chez personne seule; sait diriger intérieur de maison.
S'adresser au bureau du journal.

M. BRILLATZ, pharmacien, rue Nationale, demande pour la Saint-Jean un garçon de 15 à 16 ans ayant de bonnes références. (330)

ON DEMANDE un garde particulier, sachant s'occuper d'agriculture.

On demande une femme sachant soigner les animaux et faire le service de femme de basse-cour.

On accepterait un ménage.

S'adresser au bureau du journal.



PLUS DE FEU
60 ans de Succès!

**LINIMENT
BOYER-MICHEL**

J. BOYER et H. PÉRON, à CHATEAUBRIANT (Ardennes)
Guérison sûre de: Boites, Entorses, Fontaines, Courtes, Hottettes, Courbes, Vessigons, Angines, etc. — 5 fr. chez tous Pharmaciens.

Maison RIVERAIN-COLLIN et Fils

Correspondants spéciaux des Chemins de fer d'Orléans et de l'Etat

BUREAU CENTRAL: rue Dacier, 41, à SAUMUR

ÉTABLISSEMENT D'UNE GRANDE ENTREPRISE

DÉMÉNAGEMENTS

PAR VOIE DE TERRE ET DE CHEMIN DE FER

AVEC

VOITURES CAPITONNÉES

Construites dans les meilleures conditions pour la conservation des Mobiliers qui seront confiés à cette entreprise.

DENTS

SANS PALAIS NI CROCHETS

Léon A. Fresco

Chirurgien-Dentiste

68, QUAI DE LIMOGES
SAUMUR

Extraction, Aurification—Prix modéré.

Saumur, imprimerie de PAUL GODET.

CHEMINS DE FER — GARES DE SAUMUR

LIGNE DE L'ÉTAT

SAUMUR MONTREUIL THOUARS LOUDUN POITIERS						
STATIONS	Expr. matin	Omn. matin	Mixte matin	Mixte soir	Expr. soir	Omn. soir
Saumur(Orl.)	2 06	6 53	»	»	1 39	4 16
Saumur(État)	»	6 50	8 31	10 31	»	4 13
Nantillyhalte	»	7 03	8 37	10 45	»	4 26
Varr.-Chacé	»	7 09	8 48	10 52	»	4 32
Brézé-s.-Cyr	»	7 17	9 02	11 05	»	4 39
Montreuil(a)	»	7 29	9 19	11 15	»	4 52
— (dép.)	»	2 36	7 33	»	11 24	2 09
Thouars	»	2 55	7 59	»	11 57	2 38
Loudun	»	»	8 10	»	»	3 16
Poitiers	»	»	16 33	»	»	10 40

SAUMUR — MONTREUIL — DOUÉ					
STATIONS	Omn. matin	Mixte matin	Omn. soir	Omn. soir	Expr. soir
Saumur(Orl.)	6 53	»	4 16	»	8 34
Saumur(État)	6 50	8 31	4 13	»	8 30
Nantilly	7 03	8 37	4 26	»	8 43
Montreuil(a)	7 29	9 19	4 52	»	9 08
— (dép.)	7 34	9 29	5 01	»	9 13
le Vaudelnay	7 45	9 40	5 11	»	9 24
Baugé	7 56	9 50	5 20	»	9 35
Doué	8 05	9 57	5 27	»	9 44

SAUMUR VERNANTES CHATEAU-DU-LOIR.						
STATIONS	Mixte matin	Mixte soir	Expr. soir	Omn. soir	Omn. soir	Expr. soir
Saumur(Orl.)	7 57	11 54	1 33	3 06	5 42	11 53
Vivry	8 10	12 09	»	3 18	5 54	»
Blou	8 19	12 18	»	3 27	6 03	»
Vernantes	8 32	12 31	»	3 40	6 14	»
Noyant-Méon	8 59	12 59	»	4 04	6 38	11 45
Chât.-d.-Loir.	10 07	2 14	2 57	5 09	7 45	12 32

SAUMUR (ORLÉANS) — ANGERS							
STATIONS	Expr. matin	Omn. matin	Omn. matin	Omn. soir	Expr. soir	Omn. soir	Direct. soir
Saumur	3 03	6 55	9 12	1 13	3 31	7 14	10 40
St-Martin	»	7 08	9 26	1 25	»	7 27	»
St-Clément	»	7 15	9 33	1 35	»	7 34	»
Les Rosiers	»	7 29	9 41	1 38	»	7 47	»
La Méritré	»	3 31	7 35	9 52	1 48	3 54	7 50
Angers	»	3 58	8 23	10 41	2 30	4 19	8 34

COFFRE-FORT
DE LA
MAISON HAFFNER AÎNÉ

Seul représentant pour le département
de Maine-et-Loire,
PAUL GODET
IMPRIMEUR, SAUMUR.